

Résidence Val d'Oise

Fosses, janvier 24

extrait#2

Surface de réparation

Bonne après-midi les petits pumas.

Merci d'être venu même si on vous a un peu forcé.

On a une bonne nouvelle à vous annoncer.

En fait on est dég.

Dégoûté.

Voilà on est dégoûté.

Disgust.

La bonne nouvelle c'est qu'on a récemment découvert un sport, une pratique mondiale, banale, et extraordinaire,

Extraordinaire et banale,

et que cette récente découverte s'appelle le football.

Et c'est balle au pied, chemin faisant, soudainement, qu'on est devenu dégoûté.

C'est là que la bonne nouvelle s'arrête.

Provisoirement.

Provisoirement. Parce que là qu'on s'est rendu compte que jusque là, on avait passé notre vie,

La plupart de notre temps,

Qu'on avait passé tout notre temps de notre vie, pour la plupart, à faire du théâtre.

Et non pas du football.

Et c'est là que notre enthousiasme original a dégénéré.

On s'est donc rendu compte qu'on ne savait rien faire.

Rien, rien comparé au football de haut niveau, au football de rue, au football d'enfance, au football de survie, au football dans les documentaires. Rien.

La technique, l'hygiène, la discipline, le mental, rien. Lamentable.

L'argent.

Ohlala l'argent. Rien du tout l'argent.

Par contre la complaisance.

ça oui à tous les coups. L'inutilité. L'interdépendance.

La paresse.

La mollesse. L'approximation.

La grivoiserie. L'enfer.

L'ennui devant le théâtre des autres.

Qu'est-ce que c'est long. Qu'est-ce que c'est chiant. ça se dit pas tellement c'est long.

Donc voilà. Bref. Cata.

Catastrophe. On a décidé de tout reprendre par le début.

Fini la comédie.

La tragédie, on en peut plus.

Tragi-comédie, au placard, au secours.

Et tout ce drame contemporain à demi-mots dans la lumière tamisée.

On n'en peut plus j'te dis.

Pour une gloire nulle.

Un salaire négatif.

Une citoyenneté mensongère.

Le pire, en trimant comme des boeufs.

Pathétique.

Ras-le-bol du patchwork médiocre.

On a tout donné, on reprend tout.

Pour tout reprendre.

Viser, nous aussi, le sublime.

Faire partie du geste planétaire.

De l'élan musculaire mondial.

Rouler sa bosse dans le championnat des jours.

Faire partie d'un grand tout, bien rôdé, qui nous dépasse, et dont on bénéficie.

Du commentaire sportif lyrique, chantant, polyglotte, plus écouté que skyrock.

S'entraîner tous les jours.

Le matin. Tôt. Jouer le soir. Jusqu'à tard.

Former une équipe, soudée par principe, sédimentée par des valeurs.

Partager par nature ce prisme du sport, partager un prisme total, tout en touchant le sol, des fortunes et le coeur du peuple de l'espace.

Ne plus jamais s'imposer comme des gens chiants, lents, ennuyeux, inutiles, pas techniques, satisfaits même en l'absence de travail et de technique.

S'augmenter en êtres vertueux, rapides, exemplaires, singuliers et collectifs, les semelles de vent cramponnées au toit du monde.

Voilà. Donc oublier qu'on est des adultes, repartir dans l'enfance, tout là-bas dans les stades primaires, mais ça on sait faire.

ça c'est notre compétence première

jusqu'à la dernière

Et avec notre casquette d'adultes, on repart en enfance, et on devient footballeur grâce au théâtre qui nous doit bien ça, voilà comme ça c'est clair

Avec notre casquette d'adultes, se demander quel sens ça aurait, de redevenir enfants, c'est-à-dire plus précisément,

est-ce que nous, on en ferait, ou plutôt, si c'était à refaire, notre enfance, est-ce qu'on la transmettrait dans celle des enfants qu'on aurait eus, qu'on aura, qu'elle est en train d'avoir, ou plutôt,

comment cultiver l'innocence dans un monde qui se désagrège dans et malgré la science, ou plutôt, comment protéger l'enfance dans un monde qui se supprime à la racine, ou plutôt, comment mettre des enfants au monde dans un monde qui se dément par les adultes qui le gouvernent, et plutôt, pour quoi faire, avec qui, selon quel modèle, et aussi, comment trouver des réponses dans des références, des livres et des figures, et aussi, comment le football peut sauver le monde alors qu'il contribue lui aussi à le perdre, et comment le théâtre peut sauver l'humanité alors qu'elle contribue à le rendre annexe, quelle action commune et artistique revêt la beauté essentielle et superfétatoire du sublime essai fédérateur de rendre les derniers honneurs à ce qui nous reste de monde habitable en l'habillant de son âme ?

la faute.

d'un côté de ma tête, j'me suis donné l'ordre de courir, courir vite et loin, loin des buts, des cages. j'ai eu peur qu'on me prenne pour une bête de foire exotique, une pépite en chocolat noir, qu'on se serve de moi comme un shot de magnésium. comment je pouvais me retrouver comme ça propulsé en sélection, en sélection nationale des jeunes du monde. comment on se fout pas de ma gueule. avec le père d'enzo, le papa typique que je n'ai jamais eu, son père marc qui s'appelle marc comme tous les pères présents, qu'est-ce qu'il avait lui à me démarcher à la fin du match de la réparation, alors que justement son fils à lui c'est enzo, qui dézone facilement, enzo qui a la blancheur et le charisme. pourquoi moi et pas enzo et tous les autres, les sportifs en club et les latinistes en rhizome. enzo qui a des potes, la popularité et le droit. le droit de prendre l'espace et de rester en son centre après l'avoir pris. enzo qui se met à être sympa avec moi. dans quel monde je mérite cette opportunité. dans quel film le scénariste quelle moquette il a fumé. j'ai senti direct le picotis, la faute, pas celle que commettent tout le temps luigi et carlos avec leur antijeu miso et dominateur, mais la vraie faute coupable, honnête et ancestrale, celle des enfants abandonnés et des peuples soumis. puis j'ai pensé à mon père, celui que j'ai pas connu, mais que je compte bien remplacer, quand une fois grandi j'aurais trouvé la personne évidente et unique avec qui le devenir. et puis je me suis dit tu sais quoi jocelyn, arrête. déjà tu t'appelles jocelyn c'est chaud mais ça non plus c'est pas de ta faute. alors ça suffit la comédie, maintenant on arrête. on dézoome ton égo et on arrête aussi pour les autres qui n'arrivent pas à arrêter arrêter de se rouler dans la boue et qui donc continuent à se paillasonner dans leur merde. arrête de cultiver l'adn de l'autojustif et de la lose, arrête de fuiter vers l'avant, toi aussi file droit au but. j'ai remballé mes excuses de cassos et mes dénis de personnalité, chu resté droit dans mes crampons et finalement j'me pas suis pendu avec les lacets. alors j'ai couru, couru comme un ouf vers le bus qui m'emmenait vers le turfu. j'me suis désolé pour les autres qui n'y

arriveront jamais et j'ai saisi ma one shot one opportunity comme il la rappe Eminem devant le miroir des chiottes et la foule de Detroit, ma chance pas à la place d'Enzo, Antoine, Martin, Ambroise, ma chance à la mienne de place, celle de Jocelyn, numéro neuf. J'ai pris le bus direction Clairefontaine, j'ai salué la cour de récré et tous les sentiments qu'on y a rejoués, la honte, l'absence, la marque, l'honneur, la fierté, j'ai salué les dribbles de nos modèles, j'ai salué l'ombre du marronnier, j'ai salué Aya que je kiffe tellement mais que si c'est un kiff authentique et réciproque je recroiserai. J'ai salué Yannick mon prof de sport qui m'a encouragé à accepter le contrat, merci Yannick t'es un vrai coach, j'ai salué Enzo qui m'a prêté son père et j'ai salué l'école républicaine qui me laisse quitter les bancs du savoir pour rejoindre ceux du rêve.

l'absence.

Je m'appelle Luigi, j'ai seize ans. Je joue le rôle de Neymar Jr. Je ne figurais pas au line-up du match de la honte, blessé gravement au match précédent. à la vingt-deuxième minute de jeu, j'ai cru que la télé allait se suicider pour nous épargner ce supplice. Mais la télé a tenu. C'est la Seleção qui a lâché.

Je suis né sans le sou et je suis trentenaire millionnaire. Je suis grand, fort et beau, l'idole des gamins et le disciple de Pélé. J'ai eu de la chance, j'ai travaillé. J'ai travaillé ma chance. Je suis le fils de mon père. Je suis le mulet de mon manager. Je suis le Neymar Junior de Neymar Senior. Je suis une star mondiale du sport universel. Je vote Jair Bolsonaro pour sauvegarder mes privilèges et enjamber mes origines. J'ai tellement de moyens que je ne pourrais pas vivre au-dessus. Pourtant je claque tout, je fais des fêtes absurdes, je me douche au champagne et je collectionne les mannequins qui se présentent actrices sous coke.

Mais après tout ça, avec tout ça, malgré tout ça j'ai encore bien sûr des sentiments. J'en ressens encore, des sentiments, des sensations aussi. J'ai fait une liste. La liste de mes sentiments les pires. Pour l'instant il n'y en a que deux tellement ils sont les pires ils t'empêchent de penser à autre chose. C'est ça ce qu'il fait le pire : il t'empêche. En premier il y a la honte, ex aequo en deuxième avec la déception. J'ai moins de sentiments que de tatouages mais ils prennent autant de place sous ma peau. je m'en fais du sang d'encre et des frissons dans le dos. Comme dans la honte. Comme dans la honte bien sûr du match de la honte et de la mi-temps de la déception. Qu'est-ce qui s'est passé je ne sais pas ce qui s'est passé ça s'est passé si vite, si vite dès le coup d'envoi, et encore plus si vite dès la onzième minute de jeu. Thomas a ouvert le score et la blessure ne s'est pas refermée.

Où est le Brésil hurle Christian. Où est le Brésil la question est mal posée Christian. La question est où Neymar Jr. Car je suis déjà, en huit juillet '14, le Brésil. Et où était Neymar le huit juillet 14, il était blessé le cul collé au

canapé voilà où j'étais, avec ma sœur Rafaella mes potes Jô Gil et Guilherme. Sorti de la compétition à cause de ce fdp de Zúñiga, blessé j'aurais pu y laisser mes vertèbres, blessé tellement, je peux pas en parler, donc là on allume l'écran géant dans la véranda avec le champ et la weed et les potes, mes pieds s'échauffent machinalement dans mes chaussettes Puma, le modèle 22, on a hâte de passer au match suivant, lever la coupe et passer au prochain Mondial, où Neymar resta numéro neuf toute la compétition jusqu'à faire un bisou sur le bol aux deux oreilles, le seul bol à deux oreilles.

En même temps c'est ça qu'est bizarre, c'est qu'on a envie de profiter à fond de ce match là, kiffer sans entrave cette intensité du présent typique du football. Donc on est là, à côté, loin des radars, il manque aussi Thiago, loin de la foule et des brins de pelouse donc on en fume pour dissiper notre venin. La Seleção, ma maison masculine, musculaire et mobile, bouge bien, vite, domine le ballon. Mais je la sens dispersée. Je sens la dispersion arriver. ça sent pas bon. Son centre est flou, son axe en pointillé. Et puis ça, cette odeur, tout ça c'est au début, qui semble se prolonger à l'infini, en une boucle de l'enfer mixée par DJ Cerbère, après cette boucle, c'est la boucle suivante, ça s'empire, comment ne pas, c'est l'enfer sur terre et l'Allemagne sur le Brésil, mais en fait, en vérité, ça se décrit pas, il n'y a pas de mots.

Je suis tellement blessé je peux même pas comme d'habitude parler avec mes pieds. Heureusement dans ces cas-là, de merde, il reste les parceiros, les Pumas et les psychotropes.